

Villeneuve-d'Ascq

Une soirée pas ordinaire

par Emilie BOUVET

Graffeurs : ces poètes de la rue

« Oeuvres d'art » ou « sacrilèges » ? Les avis divergent. Polémique entre les graffs faits sur commande et les autres faits dans l'illégalité et n'importe où.

VENDREDI soir, 21 heures tapantes : l'heure du crime. Lieu : top secret. Discrétion oblige.

Tenue de camouflage de rigueur : blouson et jogging noir. L'un choisit une cagoule, l'autre une casquette et une écharpe. Toute l'artillerie est dans le sac-à-dos. Prêt pour le délit ? Partez !

Soirée « Live & direct ». Histoire de voir comment ça se passe... Ekar, 16 ans et Deack, 15 ans, habitent à côté de Villeneuve-d'Ascq. En semaine, pas de sortie nocturne, mais le week-end, c'est le défolement. « Nos parents ne nous laissent pas trop sortir, nous sommes encore jeunes », explique Deack. Ekar continue : « Mais ils savent ce que nous faisons, quand nous sortons comme ça. Et même s'ils ne sont pas trop d'accord, ils préfèrent ça à la drogue ! »

« Ça », c'est le graff. Tout le monde connaît : les dessins colorés à la bombe, improvisés ou prémédités sur les murs. Deack donne ses impressions : « Pour nous, c'est un plaisir de peindre. On ne regrette jamais, même si c'est illégal. » Deack et Ekar sont dans l'illégalité parce que personne ne leur a donné l'autorisation de peindre. Ce soir là, c'est un mur de hangar abandonné qui est leur cible... Idéal, car retiré. A croire que ce bâtiment, qui longe la voie ferrée, est destiné à retrouver une âme avec les couleurs de la peinture de la rue ! Le graff, c'est leur drogue à tous les deux.

« On aime bien passer des soirées comme celle-là. Notre argent de poche, on le dépense dans les bombes (3,10 €). Au lieu d'acheter des clothes, de l'alcool ou du shit, nous, on achète de la peinture. » disent en cœur Ekar et Deack.

L'intérêt de ces soirées, c'est aussi le cadre illégal : « C'est la montée d'adrénaline qui nous plaît. On chuchote pour ne pas se faire remarquer, on doit rester très discret pour ne pas se faire attraper, » décrivent les deux copains. Et ils n'exagèrent pas : au moindre bruit, la consigne, c'est de se cacher. Un train qui passe et hop, on prend ses jambes à son cou pour se blottir derrière une carcasse de voiture.

Les trains : passage obligé

Ekar en profite : « Quand je suis dans le train, je regarde ce que je pourrais améliorer... » Le train sert de miroir. Il permet de voir les graffs le long des chemins de fer. Et ceux qui le voient passer, les voyageurs, mais aussi les vaches, sont les témoins des wagons bariolés. Ekar tient à ajouter : « Les gens disent que les taggeurs sont des délinquants. Moi, c'est en écoutant le groupe de rap, Les sages poètes que tout a commencé. » Pour Deack, c'est sa grande sœur et les grands frères qui lui ont donné envie de se lancer.

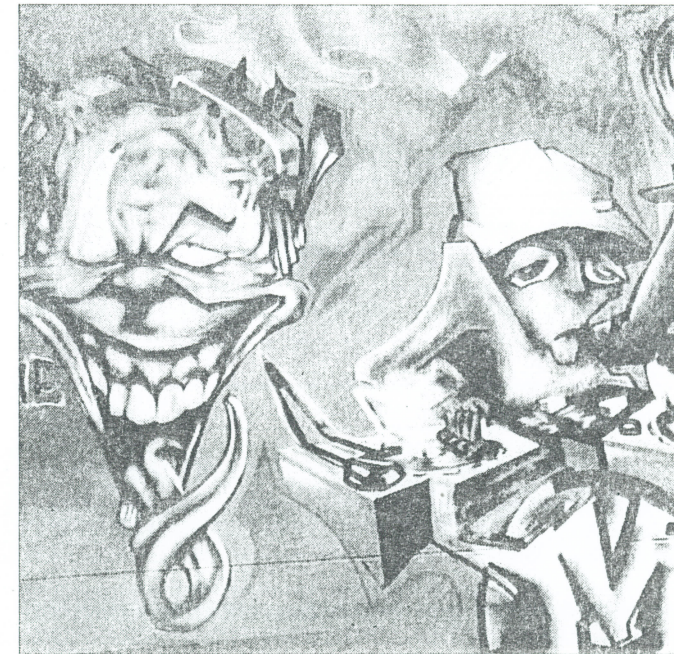
Une fois la mission accomplie, les deux graffeurs pacifistes jettent un dernier coup d'œil à leurs blocs et

reprent le chemin de la maison. Désormais, la lune et les étoiles veillent sur leurs coups de peinture.

Quittons les murs de l'ombre pour ceux de la lumière. Sélim, 24 ans, de Wattrelos, lui, peut peindre en plein jour. La seule différence, c'est qu'après treize ans de graffs, il peint sur commande. Sélim s'est fait connaître : « Au début, j'en étais aux gribouillages et petit à petit, je recherchais un effet dans la calligraphie. Je n'ai jamais lâché l'affaire et voilà où j'en suis aujourd'hui. » Sélim a donné des cours pendant plus de deux ans à l'Atelier 2. Actuellement en BTS publicité communication visuelle à Tournai, Sélim compte faire de sa passion son métier.

Comment cette histoire avec la peinture est née ? « J'aimais bien le hip-hop et je voulais contribuer à cette culture. Comme depuis tout petit je dessine... Ça c'est fait tout simplement. Au début, tout graffeur commence sur les murs des hangars abandonnés, c'est un "no man's land". Et puis on ne dérange personne. Il est certain qu'il y a une part de vandalisme dans le tag, ça fait partie de cette culture. Elle est née dans la rue, » explique Sélim.

Mais il semblerait que certains soient incommodes par ce genre de dessins, ils se disent « agressés » ! Sélim n'hésite pas : « Je ne les comprends pas » ; Sélim se sent, lui, agressé lorsqu'il voit des affiches avec des propos racistes collées n'importe où !



A gauche, le B-Boy de Sélim sur les murs d'un centre social.



L'ébauche du bloc d'Ekar, fait à la sauvette, dans l'illégalité.



Un peu de vocabulaire :

Première leçon : d'abord, la différence entre les tags et les graffs. Un tag, c'est une signature fait à la va-vite. Souvent, c'est un code indéchiffrable pour le passant, qui se sent souvent frustré et se dit agressé. Cela reste des hiéroglyphes pour la plupart.

Le graff est, quant à lui, plus élaboré. Les graffeurs préparent un croquis et le dessin nécessaire. Qu'il s'agisse de lettrage ou de dessin, tout est travaillé et prémédité par l'auteur. C'est une pièce de couleur et en relief (3D).

Deuxième leçon : les graffeurs n'apprécient pas qu'on écorche les mots, leurs mots. Pour éviter les fautes d'orthographe et pour vérifier le sens des mots : révision !

B-Boy : personnage qui accompagne souvent une fresque. Il peut devenir la signature du graffeur, son signe de reconnaissance.

Bloc : Lettrage simple aux contours carrés et souvent en chrome.

Flop : Lettrage aux contours arrondis, sans trou, ni creux dans les lettres, mais simplement un trait.

Panel : Fresque sur un wagon, entre la fenêtre et le bas du train.

Pseudo : Chaque graffeur se choisit un nom, par rapport à un enchaînement de lettres qu'il apprécie ou à un surnom. Souvent en 4 ou 5 lettres : il faut le retenir facilement.

Toyer : Repasser sur un autre tag ou graff.

Whole car : Fresque sur un wagon entier, sur toute sa hauteur.

Wild style : Se situe entre le bloc et le graff.